

Quelques idées saussuriennes chez Jorge Luis Borges

Estanislao Sofía

Université de Paris X – Nanterre

1. Introduction

Borges, à ma connaissance, ne s'est jamais référé à Saussure. Ni à Saussure ni à Jakobson ni à Benveniste ni au *Cours de linguistique générale* (désormais *CLG*) ni à ce que cet ensemble aurait pu représenter pour le grand public : la linguistique structurale. Du *CLG*, toutefois, il aurait pu entendre parler, car il habitait à Genève lors de sa parution, en 1916. Mais le fait, à ce qu'il semble, est passé pour lui inaperçu¹. Il est vrai qu'à l'époque il n'avait que seize ans (et sûrement, donc, d'autres intérêts), mais la contemporanéité a existé et il est donc possible (et drôle) d'imaginer qu'ils aient pu se croiser – et s'ignorer, bien sûr – dans une rue genevoise quelconque, ou à la Promenade des Bastions.

Trente ans plus tard, en 1945, l'histoire donnerait à Borges une deuxième opportunité d'ignorer Saussure. A cette date, en effet, paraissait à Buenos Aires la traduction espagnole du *CLG* (« excellente », selon De Mauro [*CLG*, p. 374]), préparée et préfacée par Amado Alonso, auteur relativement proche de Borges, linguiste et grand divulgateur du saussurisme dans le monde hispanique.

Borges et Alonso avaient entretenu, au début des années trente, une sorte de correspondance plus ou moins féconde autour de divers thèmes linguistiques. Ils avaient tous deux participé à la gestation de la mythique revue *Sur* (1931-1970), à laquelle Borges collaborerait sans interruption dès le premier numéro et dans laquelle Alonso publie, en automne 1932, « El problema argentino de la lengua », titre dont l'allusion à Borges, qu'Alonso d'ailleurs cite à plusieurs reprises, apparaît évidente². Trois ans

¹ La famille de Borges, bloquée à Genève pendant la Première Guerre Mondiale, habita au 17, Rue Malagnou (aujourd'hui rue Ferdinand Hodler) entre avril 1914 et juin 1918 (cf. Vázquez, 1996, p. 45).

² Borges avait en effet publié, en 1928, *El idioma de los argentinos*, cinquième ouvrage de sa bibliographie, composée alors de deux livres de poèmes, *Fervor de Buenos Aires* (1923) et

plus tard, lorsqu'il publie *El problema de la lengua en América* (1935), Alonso le dédie « a Jorge Luis Borges, compañero en estas preocupaciones »³. Il doit en avoir eu ses raisons. Evoquait-il par là des conversations de café, ou s'agissait-il simplement d'une allusion à des intérêts communs ? Si ces conversations ont eu lieu, en tout cas, au Café Tortoni ou par correspondance, il n'est pas impossible que Borges, qui partageait avec Alonso « ces préoccupations » autour de problèmes langagiers, ait pu recevoir de la part de celui-ci des rudiments de théorie saussurienne. Des rudiments que, de toutes manières, Borges aurait négligés, car il est incontestable que Saussure ne figure pas au nombre des penseurs qui l'ont influencé et son nom, je le répète, n'apparaît à aucun moment tout au long de son œuvre⁴.

Malgré ce manque de rapport direct entre Borges et Saussure, toutefois, il est relativement facile, pour tout lecteur, de trouver de curieuses « résonances »⁵ entre ces deux auteurs, et c'est donc à quelques-unes de ces curiosités que je dédierai les lignes qui suivent.

2. Borges, l'arbitraire et la limitation de l'arbitraire

Prenons par exemple ce fragment de « El idioma analítico de John Wilkins »⁶ :

Luna de enfrente (1925), et deux recueils d'essais, *Inquisiciones* (1925) et *El tamaño de mi esperanza* (1926). *El idioma de los argentinos* était donc son troisième recueil d'essais.

³ Littéralement : « ... à J.L. Borges, compagnon de ces préoccupations ».

⁴ Les sources de réflexion borgésiennes autour du langage se trouvent plutôt du côté de philosophes tels que Condillac ou Locke (cf. Luis, à paraître), Platon, Berkeley, peut-être Schopenhauer, Fritz Mauthner sans aucun doute. Ces influences ou non-influences, cependant, ne devraient pas recevoir une attention exagérée. Borges avouait qu'il estimait « les idées religieuses ou philosophiques pour leur valeur esthétique » et même pour ce « qu'elles renferment de singulier et merveilleux », et non pour sa prétendue valeur de vérité. « Je ne suis pas un philosophe ni un métaphysicien », a-t-il dit, « tout ce que j'ai fait c'est exploiter, ou explorer – c'est un mot plus noble – les possibilités littéraires de la philosophie » (cf. Vázquez, 1977, p. 107).

⁵ Laura Bertone faisait récemment allusion à « quelques résonances entre Borges et Saussure signalées par María Kodama dans une conférence à Genève ». De cette conférence de Kodama à Genève je n'ai rien pu savoir.

(cf. <http://borgesylosotros.spaces.live.com/blog/cns!14A5C3A79E0A9DA3!249.entry?wa=wsignin1.0> [consulté le 26/03/2008]).

⁶ Cette nouvelle, dont la traduction française est parue en 1974 (cf. *Enquêtes*, Gallimard), semble avoir fortement intéressé l'intelligentsia française des années soixante : il a été, par exemple, selon ce que raconte Foucault, le « lieu de naissance » de *Les mots et les choses*, (Foucault, 1966, p. 7) ; il est, par exemple, le seul titre borgésien cité par Lacan (Lacan, 1966, p. 23).

Quelques idées saussuriennes chez Jorge Luis Borges

On a tous subit, un jour ou l'autre, ces inévitables débats où une dame, avec surabondance d'interjections et anacoluthes, jure que le mot lune est plus (ou moins) expressif que le mot moon. Au-delà de l'indéniable observation que le monosyllabique moon est peut-être plus apte à représenter un objet très simple que le mot disyllabique luna, rien n'est possible d'ajouter à ces débats ; mis à part les mots composés et les dérivations, tous les idiomes du monde (sans exclure le volapük de Johann Martin Schleyer et la romantique interlingua de Peano) sont également inexpressifs. (Wilkins)

[Todos, alguna vez, hemos padecido esos debates inapelables en que una dama, con acopio de interjecciones y de anacolutos, jura que la palabra luna es más (o menos) expresiva que la palabra moon. Fuera de la evidente observación de que el monosílabo moon es tal vez más apto para representar un objeto muy simple que la palabra bisilábica luna, nada es posible contribuir a tales debates; descontadas las palabras compuestas y las derivaciones, todos los idiomas del mundo (sin excluir el volapük Johann Martin Schleyer y la romántica interlingua de Peano) son igualmente inexpressivos.]

Nous voilà devant ce que l'on pourrait appeler la « formulation bourgésienne de la thèse de l'arbitraire du signe » : tous les mots, dans toutes les langues, sont « également inexpressifs ». L'idée d'« arbitraire » y est exprimée non seulement par l'adjectif « inexpressif », qui capte si facilement l'attention, mais aussi et surtout au niveau de l'adverbe « également » qui le précède. Le fait que *tous* les mots de *toutes* les langues soient « également inexpressifs » signifie en effet deux choses. D'abord, que n'importe quel signe n'est ni *plus* apte ni *moins* apte, mais *également* apte à représenter *ce qu'il représente* que n'importe quel autre signe. On pourrait dire que toutes les langues sont également expressives ou également vagues et l'on serait toujours dans l'arbitraire, en ce qu'il n'y aurait aucun critère de préférence valable qui nous fasse préférer l'une quelconque d'entre elles. Ensuite, qu'aucun signe n'évoque, en soi, *naturellement* pour ainsi dire, ce qu'il évoque. Ce qui est exprimé, dans

cette formule, par l'adjectif « inexpressif », où l'on repère en même temps une sorte de charge sémantique personnelle⁷.

Au-delà des ressemblances avec le concept de l'arbitraire chez Saussure, ressemblances qui effectivement existent et que l'on pourrait encore développer, ce qu'il est intéressant de signaler, dans ce passage, ce sont plutôt les conditions de sa limitation – ce que Borges « met à part », à savoir, selon ses propres termes, « les mots composés et les dérivations » –, car il se trouve que cette limitation a aussi été évoquée par Saussure.

3. Saussure, l'arbitraire et la limitation de l'arbitraire

Après avoir défini le signe en tant qu'« entité psychique à deux faces » intimement liées, à savoir, selon la terminologie la plus tardive, le « signifiant » et le « signifié », Saussure explique que le lien qui les unit « est radicalement arbitraire »⁸ : « L'idée de « sœur » n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons s-ö-r qui lui sert de signifiant » (CLG, p. 100). Quelques pages plus loin, cependant, on trouve une restriction à ce « premier principe » qui avait été présenté p. 100 comme dominant « toute la linguistique de la langue ». Cette restriction répond, semblerait-il, à une espèce d'évolution de la pensée de Saussure : jusqu'au 12 mai 1911, en effet, d'après ce qui ressort des notes de Constantin, il avait « posé comme étant une vérité évidente que le lien du signe par rapport à l'idée représentée est radicalement arbitraire » (CFS 58, p. 230) ; ce jour-là il explique pourtant que,

Dans toute langue, il faut distinguer ce qui reste radicalement arbitraire et ce qu'on peut appeler l'arbitraire relatif. Une partie seulement des signes dans toute langue seront radicalement arbitraires. Chez d'autres <signes> intervient un phénomène au

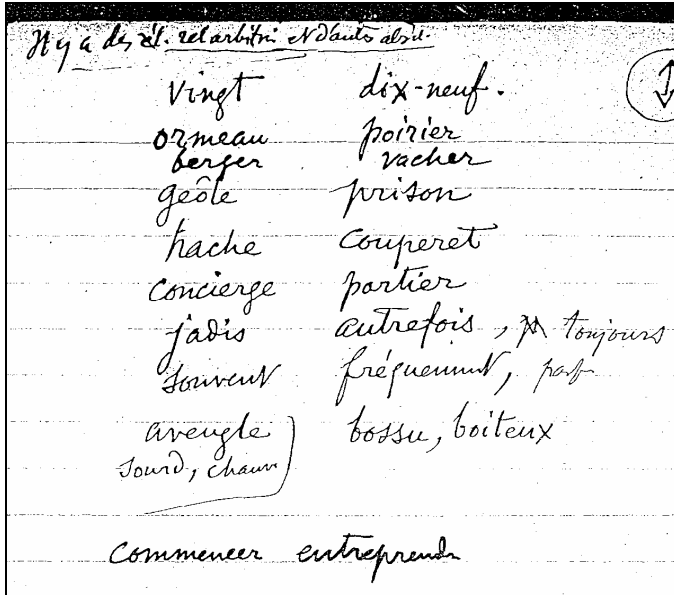
⁷ Cet adjectif, en effet, témoigne chez Borges d'une sorte de malaise éprouvé face à ce qu'il aurait peut-être appelé « l'inaptitude du langage à représenter l'univers », malaise dont des traces sont assez fréquentes dans son œuvre, surtout dans ses premiers écrits. L'instrument avec lequel il travaille, la langue, est ressenti par Borges comme un artefact gauche, plat, composé de « *torpes símbolos arbitrarios* » : des symboles donc arbitraires, oui, mais aussi et surtout grossiers, maladroits, gauches, inaptes à la représentation. (Sur ce point et les possibles influences de Fritz Mauthner, voir Echavarría Ferrari, 1980, et Báez, 2000).

⁸ L'adverbe “radicalement”, prononcé selon toutes évidences par Saussure (cf. Saussure 1993, p. 93), a été déraciné du texte définitif du CLG, où on lit plus simplement que ce lien « est arbitraire » (CLG, p. 100). (Sans ignorer l'écart, bien souvent exagéré, existant entre le texte du CLG et les notes manuscrites sur lesquelles il a été basé, je me permettrai, dans ces lignes, de citer indistinctement d'après l'une ou l'autre source, selon la rédaction qui convient le mieux à mon propos. Les sources seront évidemment indiquées.

Quelques idées saussuriennes chez Jorge Luis Borges

nom duquel on peut distinguer un degré. (CFS 58, p. 230).

De cette leçon on conserve des notes de la main de Saussure. En voici le détail du feuillet 50 (BGE. Ms. Fr. 3951 [reproduit dans les *ELG*, p. 328] :



Tout en haut, Saussure note qu'« Il y a des él[éments] rel[ativement] arbitraires et d'autres absol[ument] ». Le commentaire du maître a été consigné par Constantin :

Ainsi vingt, dix-neuf. Dans vingt, il est absolument immotivé – dix-neuf n'est pas complètement immotivé, on voit dans quel sens. Vingt en effet ne fait appel à aucun terme coexistant dans la langue, dix-neuf fait appel à des termes coexistants dans la langue (dix et neuf). Eh bien, il essaie de se motiver. [...] Avec dix-neuf, nous sommes dans la motivation relative. Alors tout à fait de même, nous pourrions opposer : ormeau ou chêne (complètement motivé) [à] poirier (relativement motivé). (CFS 58, p. 230)

Selon ces notes de Constantin, et d'après les exemples donnés par Saussure, il s'avère évident que l'idée d'une limitation de l'arbitraire ne concernait, dans un premier temps et comme Godel l'a remarqué,

[...] que les signes analysables. Donc, puisque le signe a été identifié implicitement au mot, c'est un caractère propre aux mots dérivés (poirier) et composés (dix-neuf). Sans doute aussi aux formes fléchies. Mais tout mot simple est, par définition, un signe immotivé. (Godel, 1975, p. 79)

Cet argument, déjà, évoque presque littéralement la formule borgésienne, selon laquelle, on s'en souvient, « sauf les mots composés et les dérivations » (auxquels Godel propose d'ajouter « les formes fléchies »), tous les signes, dans toutes les langues, seraient absolument arbitraires.

4. Saussure et le « degré de motivation » des systèmes langagiers

De cette première observation, pourtant, Saussure en tirera une deuxième et, en quelque sorte, une application pratique :

Toute langue contient parallèlement mêlés en proportions diverses les deux éléments : le parfaitement immotivé et le relativement motivé. [...] <Il y a une échelle à établir> sans que l'élément immotivé puisse se réduire à zéro. Dans un certain sens [...] on pourra dire que les langues dans lesquelles l'immotivé est à son maximum sont plus lexicologiques, celles où il est à son minimum sont plus grammaticales. On peut distinguer comme deux pôles contraires, comme deux courants antinomiques entre eux régnant en toutes langues, la tendance à employer l'instrument lexicologique ou la tendance à employer l'instrument grammatical. (CFS 58, p. 234)

Parmi les langues connues, le chinois représente le type « ultralexicalogique », dit Saussure en guise d'exemple, alors que les langues indoeuropéennes primitives (grec, sanscrit) représentent le type « ultragrammatical ».

5. Borges et le « degré de motivation » des systèmes langagiers

Cette idée de « deux pôles contraires » existe aussi chez Borges. Dans une note du même texte, il explique que :

Quelques idées saussuriennes chez Jorge Luis Borges

Théoriquement, le nombre de systèmes de numération est illimité. Le plus complexe (à l'usage des divinités et des anges) comprendrait un nombre infini de symboles, un pour chaque nombre entier ; le plus simple n'en requiert que deux. Zéro s'écrit 0, un 1, deux 10, trois 11, quatre 100, cinq 101, six 110, sept, 111, huit 1000... Ce système fut inventé par Leibniz, stimulé (paraît-il) par les hexagrammes énigmatiques du Yi-King. (Wilkins)

[Teóricamente, el número de sistemas de numeración es ilimitado. El más complejo (para uso de divinidades y de ángeles) registraría un número infinito de símbolos, uno para cada número entero; el más simple sólo requiere dos. Cero se escribe 0, uno 1, dos 10, tres 11, cuatro 100, cinco 101, seis 110, siete 111, ocho 1000... Es invención de Leibniz, a quien estimularon (parece) los hexagramas enigmáticos del I King.]

L'idée saussurienne du « degré de motivation » des langues, à partir de laquelle il y aurait « une échelle à établir », est ici attribuée, chez Borges, aux systèmes de numération. Il y a deux pôles entre lesquels, d'après Borges, s'ordonnent les systèmes de numération possibles, selon qu'ils comportent plus ou moins de symboles, c'est-à-dire plus ou moins d'éléments lexicologiques, autrement dit : plus ou moins de signes « parfaitement immotivés » ou arbitraires. Le *lexique* du système décimal, par exemple, compte dix symboles (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 0) à l'aide desquels on peut écrire tous les numéros concevables. Le système inventé par Leibniz (ou par Thomas Harriot, selon d'autres) compte seulement deux symboles (0 et 1) avec lesquels on peut aussi bien écrire tous les numéros concevables. Ce système binaire représente à la fois le pôle inférieur de complexité lexicale et le maximum de grammaticalité : doté d'un appareil lexical minimal (deux signes) et d'un appareil grammatical adéquat, ce système est aussi puissant que n'importe quel autre système de numération⁹.

⁹ Saussure avait en effet imaginé « une langue composée au total de deux signes » : « Si vous augmentez d'un signe la langue, vous diminuez d'autant la signification des autres. Réciproquement, si par impossible on n'avait choisi au début que deux signes, toutes les significations se seraient réparties sur ces deux signes » (*Cours II*, p. 12 [cf. aussi *ELG*, p. 88]). Hjelmslev s'est interrogé sur la possibilité d'une langue qui n'en compterait qu'un seul. Sa réponse est positive, ce qui suppose des problèmes qui ne peuvent pas être abordés ici. (cf. Hjelmslev 1968, p. 199)

Ainsi, le concept de « deux », rendu dans le système décimal par un seul symbole « absolument arbitraire », est représenté dans le système binaire par une combinaison qui, en tant que telle, comporterait une limitation de l'arbitraire. Le système à base 2 est « plus grammatical », « moins lexicologique », que le système à base 10, qui est à son tour « plus grammatical », « moins lexicologique » que, mettons, la langue française, qui dispose par exemple d'un terme spécial, en plus des termes « deux » et « zéro », pour exprimer l'idée de « vingt ». Ce que le système décimal rend grammaticalement par une combinaison de deux signes, le français le fait par un seul terme purement arbitraire¹⁰ :

Système décimal : {1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0}

Système binaire : {1, 0}

Français : {œ, dθ, trwɑ, (...), nœf, dis, (...), vĕ, (...), sã, ...}

“deux” → 2 (système décimal ou à base 10)
→ 10 (système binaire ou à base 2)

“vingt” → 20 (système décimal)
→ 10100 (système binaire)
→ /vĕ/ (français)

A l'autre extrême de l'« échelle », Borges imagine, bien au-delà du chinois « ultralexical » de Saussure (*i.e.* le chinois), un système qui comprend « un nombre infini de symboles, un pour chaque nombre entier ». Ce système, timidement esquissé dans la note que l'on vient de commenter, sera déployé par Borges dans « Funes el memorioso », l'une des plus célèbres de ses nouvelles¹¹. Son héros, Irineo Funes, s'est trouvé un jour, suite à un accident de cheval, être le porteur d'un malheur singulier : sa perception et sa mémoire sont devenues infaillibles. Tout, dans l'extension la plus parfaite du terme « tout », resta dès lors enregistré dans sa mémoire :

*D'un coup d'œil, nous percevons trois verres sur
une table ; Funes, lui, percevait tous les rejets, les*

¹⁰ Cet argument a aussi été analysé par Henri Frei : « Les chiffres arabes de 1 à 9, chez un peuple qui ne compterait pas au-delà, seraient radicalement arbitraires [...] Mais dès qu'on passe aux syntagmes, et par conséquent aux classes (ex. 1, 14, 149 [...], etc.), l'arbitraire relatif apparaît » (Frei, 1974, p. 127). Il est curieux, aussi, que les premiers exemples de limitation de l'arbitraire que Saussure donne soient précisément des chiffres : « dix-neuf », par rapport à « vingt » (absolument arbitraire).

¹¹ Cf. « Funes ou la mémoire », dans *Fictions* (Gallimard, 1964)

Quelques idées saussuriennes chez Jorge Luis Borges

grappes et les fruits qui composent une treille. Il connaissait les formes des nuages austraux de l'aube du 30 avril 1882 et pouvait les comparer au souvenir des marbrures d'un livre en papier espagnol qu'il n'avait regardé qu'une fois et aux lignes de l'écume soulevée par une rame sur le Rio Negro la veille du combat du Quebracho. [...] Une circonférence sur un tableau, un triangle rectangle, un losange, sont des formes que nous pouvons percevoir pleinement ; de même Irénée percevait les crins embroussaillés d'un poulain, les têtes de bétail sur une colline, le feu changeant et le cendre innombrable, les multiples visages d'un mort au cours d'une longue veillée. Je ne sais combien d'étoiles il voyait dans le ciel. (Funes)

[Nosotros, de un vistazo, percibimos tres copas en una mesa; Funes, todos los vástagos y racimos y frutos que comprende una parra. Sabía las formas de las nubes australes del amanecer del 30 de abril de 1882 y podía compararlas en el recuerdo con las vetas de un libro de pasta española que sólo había mirado una vez y con las líneas de la espuma que un remo levantó en el Río Negro la víspera de la acción del Quebracho. [...] Una circunferencia en un pizarrón, un triángulo rectángulo, un rombo, son formas que podemos intuir plenamente; lo mismo le pasaba a Ireneo con las aborascadas crines de un potro, con una punta de ganado en una cuchilla, con el fuego cambiante y con la innumerable ceniza, con las muchas caras de un muerto en un largo velorio. No sé cuántas estrellas veía en el cielo]

Or Borges raconte que Funes avait imaginé, vers 1886, un « système original de numération » :

Il fut d'abord, je crois, conduit à cette recherche par le mécontentement que lui procura le fait que Les Trente-Trois Orientaux exigeaient deux signes et deux mots, au lieu d'un seul mot et un seul signe. Il appliqua ensuite ce principe absurde aux autres nombres. Au lieu de sept mille treize, il disait (par exemple), Maxime Pérez ; au lieu de sept mille

quatorze, Le chemin de train ; d'autres nombres étaient Luis Melián Lafinur, Olimar, soufre, le bât, la baleine, le gaz, la chaudière, Napoléon, Augustin de Vedia. Au lieu cinq cents il disait neuf. (Funes)

[Su primer estímulo, creo, fue el desagrado de que los treinta y tres orientales requirieran dos signos y tres palabras, en lugar de una sola palabra y un solo signo. Aplicó luego ese disparatado principio a los números. En lugar de siete mil trece, decía (por ejemplo), Máximo Pérez; en lugar de siete mil catorce, El Ferrocarril; otros números eran Luis Melián Lafinur, Olimar, azufre, los bastos, la ballena, el gas, la caldera, Napoléon, Agustín de Vedia. En lugar de quinientos, decía nueve.]

Dans le système de numération inventé par Funes, le degré d'« éléments parfaitement immotivés » est à son maximum ; l'élément grammatical, complètement annulé. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, cependant, l'utilité d'un tel système purement lexicologique serait, d'après Borges, pratiquement nulle :

J'essayai de lui expliquer que cette rhapsodie de mots décousus était précisément le contraire d'un système de numération. Je lui dis que dire 365 c'était dire trois centaines, dix dizaines, cinq unités : analyse qui n'existe pas dans les « nombres » Le nègre Timothée ou couverture de chair. (Funes)

[Yo traté de explicarle que esa rapsodia de voces inconexas era precisamente lo contrario de un sistema de numeración. Le dije que decir 365 era decir tres centenas, seis decenas, cinco unidades: análisis que no existe en los "números" El Negro Timoteo o manta de carne. Funes no entendió o no quiso entenderme.]

La possibilité d'analyse (et par conséquent la syntaxe) étant abolie, il ne reste qu'une « rhapsodie » d'éléments décousus, dit Borges, contraire à l'idée de « système ». L'idée de « système » est mise en relation directe avec la possibilité d'analyse des termes.

On se souvient que, d'après les exemples donnés par Saussure, on avait conclu – avec Godel – que l'analysabilité des termes comportait une limitation de l'arbitraire. On pourrait avancer que c'est dans le phénomène

Quelques idées saussuriennes chez Jorge Luis Borges

de la limitation de l'arbitraire – c'est-à-dire dans la possibilité d'analyse des termes – qu'il faut chercher le caractère systématique d'une langue. S'il en était ainsi, si ce raisonnement était « saussuriennement » légitime, on serait en mesure d'énoncer une « réduction, dans tout système de langue, de l'arbitraire absolu à l'arbitraire relatif, ce qui constitue le 'système' » (*CFS* 58, p. 235). Autrement dit : « Tout ce qui fait d'une langue un système <ou un organisme> demande d'être abordé sous ce point de vue [...] : <comme une> limitation de l'arbitraire » (*CFS* 58, p. 232).

Si l'on en croit le texte du *CLG*, en effet, cette idée de « système », dont l'existence suppose une limitation de l'arbitraire, « implique : 1° l'analyse du terme donné, donc un rapport syntagmatique ; 2° l'appel à un ou plusieurs autres termes, donc un rapport associatif » (*CLG*, p.182). Or, aucun des termes qui composent le « système » de Funes n'est susceptible d'analyse, chaque terme est « isolé » et aucun ne fait partie d'un syntagme (l'idée même de syntagme est étrangère au système funésien). Dans ce système aucun terme ne « fait appel » non plus à « un ou plusieurs autres termes ». Chaque terme – pourrait-on prétendre, au pire des cas – fait appel associativement à *tous* les autres termes, ce qui équivaut strictement à ne faire appel à aucun.

6. Funes et sa langue purement lexicologique

Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que de systèmes de numération. En prévoyant les reproches des linguistes, Funes avait aussi projeté, à l'exemple de Locke¹², « une langue impossible dans laquelle chaque chose individuelle, chaque pierre, chaque oiseau et chaque branche eût un nom propre » (*Funes*). Il avait ensuite abandonné le projet, car il le croyait « trop général, trop ambigu ». Funes non seulement « se rappelait-il de chaque feuille de chaque arbre de chaque bois, mais [aussi] de chacune des fois qu'il l'avait vue ou imaginée » (*Funes*). Une langue où chaque feuille eût un nom propre ne le contentait guère, il prétendait que la feuille « a », perçue à midi, eût un nom différent au nom de la feuille « a », la même¹³, perçue à midi une minute.

Or, imaginons que Funes eût mené à bien le projet d'une langue où chaque feuille, chaque pierre et chaque chaise eût un nom propre, sans la complication accessoire de prétendre qu'une entité, prise à deux moments différents, fût *deux* entités. Cette langue purement lexicologique, « composée de casiers isolés » et incapable de syntaxe, cet ensemble de signes « complètement arbitraires », présenterait, semblerait-il, bien des

¹² Cf. *An essay concerning human understanding*, book III, ch. III, §§ 2-4.

¹³ Le *quid* de la question, évidemment, est qu'elle n'était pas, pour lui, « la même ».

limites. Henri Frei notait que « des systèmes où l'arbitraire ne serait pas limité n'ont quelque chance de se rencontrer qu'en dehors des langues, dans le reste de la sémiologie. On en trouve peu, et ils sont assez pauvres » (Frei 1974, p. 127) ; il n'a pas donné d'exemples, mais a ajouté en note de bas de page que « la paucité relative des signes qui entrent dans un système uniforme s'explique peut-être par l'impuissance de la mémoire à retenir un grand nombre d'éléments si ceux-ci ne sont pas classés : l'arbitraire relatif facilite l'effort de mémoire » (Frei 1974, p. 127). Funes, non concerné par cette limitation, pouvait tranquillement se consacrer à son projet démesuré. Mais ce projet comportait peut-être d'autres risques.

Dans une de ses notes, Saussure observait que « s'il était possible qu'une langue consistât uniquement à dénommer des objets, les différents termes de cette langue n'auraient [pas de] rapport entre eux, [ils] resteraient aussi séparés <les uns des autres> que les objets eux-mêmes » (CFS 58, p. 235). Le projet de Funes représente une *reductio ad absurdum* de cette possibilité. Funes aurait accepté que l'on donne, mettons, le nom de « bouteille » à un récipient à goulot étroit posé sur une table, mais non à deux, cinq ou cent de ces récipients. Il aurait exigé que l'on attribue, à chacun de ces objets parfaitement « séparés les uns des autres », des symboles aussi parfaitement « séparés les uns des autres ». Ceci comporterait une conséquence : l'impossibilité de concepts généraux, dit Borges, et conséquemment, ajoute-t-il, l'impossibilité de penser :

Penser c'est oublier des différences, c'est généraliser, abstraire. Dans le monde surchargé de Funes il n'y avait que des détails, presque immédiats. (Funes)

[Pensar es olvidar diferencias, es generalizar, abstraer. En el abarrotado mundo de Funes no había sino detalles, casi inmediatos.]

Cette référence borgésienne à « des différences » nous permettra de terminer avec la mention d'une dernière idée saussurienne : celle, polémique et célèbre, selon laquelle « dans la langue il n'y a que des différences » (CLG, p. 166). Dans la langue de Funes, effectivement, chaque terme, purement arbitraire, diffère – nécessairement – des autres termes. Une langue purement lexicologique, où tous les termes sont radicalement arbitraires et la motivation (toute relative qu'elle soit) n'intervient point, est une langue, semblerait-il, où « il n'y a que des différences ». Mais une telle langue n'en serait pas une, du moins au sens de Saussure. Une langue, au sens de Saussure, est un système, une structure,

Quelques idées saussuriennes chez Jorge Luis Borges

une organisation qui n'a rien à voir avec l'agglomération plate et déhiérarchisée que suppose un ensemble de signes *purement arbitraires et différentiels*, comme l'est l'ensemble imaginé par Funes.

P.S. : Les affinités qu'on vient de commenter sont, certes, limitées, et pourraient être plus ou moins facilement contestées suivant des critères linguistiques. On n'a par exemple pas défini le terme « terme » faisant partie d'un système, ce qui constitue une limite non négligeable. Par ailleurs, d'autres points auraient pu être abordés : un certain aspect du concept de l'arbitraire, que Borges peut-être complète ; une certaine idée de linéarité, que Borges discute ; l'idée d'une syntaxe possible de la pensée, que Borges refuse.

Références

- Arrivé, M.** 2007. *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF.
- Báez F.** 2000. « ¿Borges filósofo? », in *Ensayos borgesianos*, Buenos Aires, Pueblo Blanco.
- Balderston, D.** 1986. *The Literary Universe of Jorge Luis Borges, An Index to Reference and Allusions to Persons, Titles and Places in his Writings*, Connecticut: Greenwood Press.
- Barrenechea, A. M.** 1953. « Borges y el lenguaje », in Alazraki (éd), *Jorge Luis Borges*. Buenos Aires, Taurus, 1976.
- Borges, J. L.** 1974. *Obras completas, 1923- 1972*. Buenos Aires, Emecé.
- Constantin, E.** 2007. « Linguistique générale, Cours de M. le Professeur de Saussure, 1910-1911 », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol.58, Genève, Droz. [=CFS 58]
- Echavarría Ferrari, A.** 1980. « Borges y Fritz Mauthner: una filosofía del lenguaje », in *AIH. Actas VII*, (cf. http://cvc.cervantes.es/obref/aih/pdf/07/aih_07_1_039.pdf [consulté le 28/03/2008])
- Foucault, M.** 1966. *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- Frei, H.** 1974. « Le mythe de l'arbitraire absolu », in *Studi Saussuriani per Robert Godel*, Bologna, Società Editrice Il Mulino.
- Godel, R.** 1975, « Problèmes de linguistique saussurienne », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 29, Genève, Droz, p.75-89.
- Hjelmslev, L.** 1968. « La structure fondamentale du langage », appendice à *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- Lacan, J.** 1966. *Écrits*, Paris: Seuil.
- Luis, C.** 2008, « Filosofía del lenguaje en la ficción borgeana », à paraître.

- Milleret, J. de** 1967. *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, Paris, Éditions Pierre Belfond.
- Normand, C.** 1970, « Proposition et notes en vue d'une lecture de F. de Saussure », in *La pensée*, no. 156, p.34-51.
- Normand, C.** 2000. *Saussure*, Paris, Belles Lettres.
- Normand, C.** 2004. « System, arbitrariness, value », in *The Cambridge Companion to Saussure*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Saussure, F. de. 1916. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1980. [= CLG]
- Saussure, F. de.** 1968. *Cours de linguistique générale*, R. Engler (éd). Wiesbaden, Harrassowitz.
- Saussure, F. de.** 1993. Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin, E. Komatsu & R. Harris (éds.). Seoul – Oxford – New York – Tokyo, Pergamon Press.
- Saussure, F. de.** 1996. *Premier cours de linguistique générale* (1907) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger, E. Komatsu & G. Wolf (éds), Seoul – Oxford – New York – Tokyo, Pergamon Press.
- Saussure, F. de.** 1997. *Deuxième cours de linguistique générale* (1908-1909) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois, E. Komatsu & G. Wolf (éd.), Oxford – New York – Tokyo, Pergamon Press. [= Cours II]
- Saussure, F. de.** 2002. *Écrits de linguistique générale*, S. Bouquet & R. Engler (éds), Paris, Gallimard. [= ELG]
- Saussure, F. de.** 2007. « Notes préparatoires pour le cours de Linguistique générale 1910-1911 », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 58, Genève, Droz. [= CFS 58]
- Vázquez, M. E.** 1996. *Borges. Esplendor y derrota*, Barcelona, Tusquets.